

Il est à peine utile d'évoquer ici le bon écuyer tranchant, décrit par Platon, pour condamner cette boucherie insensée. Car on ne découpe pas selon les articulations naturelles, c'est-à-dire le sens, mais selon les interstices des signes. A ce train-là, on peut tenir une heure d'« explication » sur une demi-page. Mais on ne fait rien de philosophique, car on confond *analyse* et *pointillisme*.

Quand l'analyse consiste à partir de la totalité douée de sens pour la décomposer en ses éléments, le pointillisme ne produit que des pièces isolées, traitées comme des entités séparées. Comme le procédé est systématique, aucune sélection n'est opérée. L'essentiel et l'inessentiel sont mis sur le même plan. Là encore, ce qui est présupposé, sous-entendu ou impliqué est forcément escamoté, puisqu'il n'existe pas de signe positif qui permette de s'en emparer. Au terme de l'étude, le texte est *démembré*, sans autre forme de procès.

En bref

- Le texte à expliquer n'est pas un prétexte à disserter ;
- expliquer n'est pas paraphraser ;
- l'analyse déploie le sens, le pointillisme le détruit.

b - Ce qu'est l'explication de texte

1 / Son principe

Dans son principe, l'explication de texte est l'opération la plus simple qui soit. Elle consiste, comme son nom l'indique, à *énoncer ce qu'il y a dans un texte donné*, ni plus ni moins. Expliquer, c'est déplier, déployer ce qui est exposé, présupposé, impliqué, sous-entendu ou passé sous silence par un auteur précis, dans un lieu bien circonscrit.

On mesure aussitôt les différences avec la paraphrase : l'explication ne se contente pas de *broder* sur ce qui apparaît, elle *dégage* ce qui est enveloppé, *met en relief* les expressions les plus chargées de sens, *fait ressortir* tout ce qui est présent en creux, *classe* les éléments selon leur importance pour le mouvement de

la pensée et non selon la place qu'ils occupent physiquement, détaille les *articulations* généralement implicites, ou rapidement signalées par des termes de liaison, afin de produire une *argumentation* rationnelle.

2 / Son schéma

Pendant la préparation de l'explication, on veillera à respecter les principes suivants, dont on s'assurera qu'on les a bien tous mis en pratique, au moment de la rédaction définitive. Il s'agit là d'exigences générales, qui constituent le programme de travail, et qu'on gagnera à retenir par cœur pour les avoir toujours présentes à l'esprit.

Pour prendre les choses dans l'ordre logique, l'explication doit donc :

- dégager le *thème* (ce dont traite le texte) et la *thèse* (ce que soutient l'auteur), afin d'élaborer une *problématique* dont on signale les *enjeux* ;
- identifier le *mouvement* général du texte, ses *moments* particuliers et ses *articulations*, afin de reconstruire son *argumentation* ;
- tout en progressant, déceler, analyser et faire fonctionner les *notions* philosophiques indiquées par les mots, ou sous-entendues, ou encore impliquées ;
- *statuer* sur le discours tenu afin d'en apprécier la nature et la portée.

3 / Comment aborder un texte ?

Pour aborder un texte, il faut avant tout se mettre dans l'attitude requise, c'est-à-dire en *situation de réceptivité*.

Au stade primaire des opérations, le premier effort à faire consiste à éliminer les sollicitations de la *mémoire*.

Pour lire vraiment un texte, en effet, il faut se placer *naïvement* devant lui, sans préjugés d'aucune sorte, sans attentes, sans savoirs préalables — ou souvenirs de savoir. Autrement, on est perdu. On ne cherchera dans le texte qu'à *retrouver* des connais-

sances acquises par ailleurs, qu'à *confirmer* ce que l'on sait ou croit savoir.

Il en résulte qu'il faut d'abord *écarter ce que l'on sait* pour se contenter de *ce qu'on lit*. Autrement on ne voit pas. Surtout pas ces évidences massives qui, comme le dit bien l'expression consacrée, « crèvent les yeux ».

Pour les étudiants déjà cultivés, le plus difficile est de *refouler les commentateurs*. Les commentaires interposent une *grille d'interprétation*, que l'on a apprise et non pas trouvée soi-même, qui change le regard et modifie en conséquence la teneur objective du texte. De plus, comme on n'en retient généralement que les versions simplifiées, vulgarisées, on court les plus grands dangers.

Par exemple, il suffit que l'on considère tel texte d'Aristote en se répétant que ce philosophe est « empiriste » et « biologiste », pour que le moindre signe soit aussitôt interprété comme une confirmation, et les éléments qui ne s'intègrent pas à cette attente ne seront ainsi même pas pris en considération. Et l'on retombe dans l'art mineur du « plaqué », dénoncé plus haut, alors que la philosophie requiert du « massif ». Le texte doit être mis à la question, pas à la torture.

Remarque — Dans le cas d'une explication de texte insérée dans un programme d'histoire de la philosophie bien déterminé, il faudra, naturellement, procéder à une *lecture armée*, ce qui impose de renforcer l'attention de tout un appareil de connaissances. Dans ce cas, l'explication tend vers le commentaire érudit (voir cette rubrique).

Cela dit, l'attention au texte ne perd pas son privilège. Si l'on prétend s'en dispenser, on court le risque majeur — maintes fois attesté — de ne pas saisir le thème, la thèse, les enjeux, et de faire état de ses connaissances à mauvais escient. On retombe alors dans un défaut classique, bien connu en dissertation : celui du hors-sujet.

On voit par là que l'explication de texte commence bien par une *ascèse*. L'attention véritable n'est possible qu'à cette condition. Il n'y en a pas d'autre.

Un tel dépouillement fait peur. On comprend les craintes éprouvées par l'étudiant qui se retrouve ainsi seul et nu devant un texte de Rousseau ou de Kant, et à qui on interdit de sur-

croît toutes ses défenses coutumières. On comprend aussi qu'il cherche à tout prix à meubler ce vide dont sa nature a horreur.

Il n'y a pourtant pas de quoi s'affoler, car il reste un atout maître : *le texte lui-même*. Le texte n'est pas seulement un *objet* obscur, il est un *guide*. C'est lui qui fait foi, et lui seul.

Cela ne signifie pas que les connaissances philosophiques sont inutiles. Seulement, il faut commencer par les mettre en quelque sorte entre parenthèses pour laisser l'attention travailler en paix, même si les connaissances une fois « appropriées » contribuent à cultiver cette même attention. Les connaissances philosophiques préalables sur l'auteur ne doivent pas susciter de « pré-jugé » sur ce que le texte va dire. Tout au plus peuvent-elles permettre d'éviter — parfois, si elles sont elles-mêmes justes — des interprétations hasardeuses ou intempestives. Les connaissances extérieures au texte sont plutôt un garde-fou qu'un guide ; leur rôle consiste à contrôler la lecture et non à s'y substituer. La naïveté réclamée n'a donc rien, on le voit, d'un abêtissement volontaire.

C'est là qu'il faut effectuer un double pari : celui du sens et celui de ses propres capacités.

— *Le pari du sens* : on doit partir du principe que le texte a un sens. Si ce dernier n'apparaît pas (qu'il s'agisse de l'ensemble ou de certaines parties), il existe bien néanmoins. *Les difficultés du texte ont donc leur solution dans le texte*. Si on ne perçoit rien, c'est qu'on a mal regardé, omis un terme important, oublié de confronter une proposition et une autre.

Il faut alors lire, relire et scruter sans se lasser, d'un bout à l'autre du texte, en aller et retour, persuadé d'avance qu'il y a une solution, qu'on l'a sous les yeux, même si l'on ne parvient pas encore à la découvrir — faute d'attention suffisante ou en raison d'obstacles qui font écran.

Surtout, il ne faut jamais penser que la solution est *ailleurs*, dans d'autres pages, dans d'autres textes, ou chez les commentateurs. Méthodologiquement parlant, il faut se cramponner à cette règle : le sens est bien là, il est donné même s'il est voilé.

Enfin, il faut évidemment s'interdire de penser que les difficultés proviennent de l'auteur, qui aurait écrit n'importe quoi, ne saurait pas ce qu'il dit ou ne parviendrait pas à l'exprimer correctement.

— *Le pari sur ses propres capacités* : il est le revers du précédent. On doit partir du principe que tous les obstacles peuvent être levés en considérant plus attentivement le texte. Il ne faut jamais incriminer d'avance ses propres insuffisances en se disant qu'on n'y arrivera jamais. Il ne s'agit pas d'un simple exercice d'autopersuasion, digne de la méthode Coué, mais d'une conséquence logique de l'attitude adoptée. Si l'on se bat, on gagne. L'expérience le prouve constamment.

Il se peut évidemment que l'affaire ne tourne pas aussi bien qu'on le souhaite. Alors il faut assumer, mais pas n'importe comment. Si l'on doit se rendre, autant le faire avec honnêteté, quitte à invoquer sa faiblesse et à risquer quelque hypothèse incertaine, mais en l'avouant comme telle.

En bref

- L'explication de texte est d'abord une épreuve d'attention ;
- mémoire et savoir doivent être muselés et tenus en laisse ;
- l'explication prime le commentaire et le précède toujours ;
- le texte n'est pas seulement un objet passif, mais un guide ;
- le sens du texte est dans le texte ;
- il faut se dire que le texte a toujours raison ;
- il faut expliquer tout le texte, mais n'expliquer que le texte.

Une fois les grilles, matrices et préalables écartés, on peut plonger dans son texte pour le considérer tel qu'en lui-même. Cette phase positive est l'essentiel du travail demandé.

— Armé de sa seule attention (et un outil à la main), on doit se concentrer sur tous les signes pertinents, systématiquement. Il ne faut pas hésiter à *écrire* au crayon sur le texte lui-même, pour souligner des termes, inscrire déjà en marge les notions correspondantes. L'usage du crayon (s'il est possible, ce qui n'est pas le cas lorsque le livre ne vous appartient pas !) a l'avantage d'ôter au texte imprimé sa présentation monotone et compacte, qui empêche de « voir » l'essentiel. En utilisant les codes appropriés à chacun (mots encadrés, expressions soulignées, barres de séparation logique, etc.), on pourra mieux objectiver, pour l'œil, la compréhension des choses, et

gagner du temps au moment des multiples consultations du texte pendant la rédaction. Car il ne faut pas hésiter à effectuer des relectures, en prenant bien soin de retrouver à chaque fois une sorte de virginité du regard, d'oublier les compréhensions antérieures qui peuvent être responsables de fausses routes.

— A mesure que l'on avance, il faut *s'interroger sans cesse* sur les questions, les enjeux, les mouvements, les articulations, la progression de l'argumentation, ainsi que sur les présupposés et les implications.

— Il ne faut pas pour autant perdre les détails de vue : *tout, absolument tout doit être examiné*, y compris (voire surtout) les éléments que l'on est tenté de juger spontanément négligeables, comme les *exemples*, les *tournures*, les *personnages* mis en scène (dans un dialogue), les *termes articulatoires* et les signes *typographiques* (points d'interrogation, guillemets, etc.).

— Les réponses ne viennent pas d'un coup. Si elles surgissent immédiatement, on doit craindre de mauvaises réponses. Il faut se laisser harceler par les interrogations et inscrire sur une feuille, en style télégraphique, les idées ou hypothèses qui apparaissent, sans hésiter à les modifier ou à les supprimer à mesure que l'on progresse.

On va ainsi jusqu'au bout de son texte, sans prendre aucune décision irréversible.

— Parvenu au point final, on revient au départ, en se posant toujours les mêmes questions, en ébauchant des réponses. Par ce jeu de va-et-vient entre les parties, on voit peu à peu se dégager un plan d'ensemble, un mouvement orienté.

4 / La mise au jour des mouvements

Sitôt que l'on a repéré les *articulations* (qui peuvent fort bien être masquées), on peut commencer à dégager le *plan*.

Il en va de l'explication de texte comme de la dissertation : *il n'existe jamais de plan type*. Le plan est simplement la *forme* que

prend une pensée précise poursuivant un objectif précis. Les parties de ce plan doivent donc être constituées à partir des grands moments de la pensée de l'auteur.

Méfions-nous : il est fréquent que les *articulations* des parties correspondent aux *coupures* des divers alinéas ; mais il se peut aussi que ce ne soit pas le cas.

— Pour hiérarchiser les moments, il faut et il suffit de se demander ce qui est *logiquement* premier ou second, initial ou dérivé. On distingue alors plusieurs étapes, qu'il faut *classer* selon leur importance.

— Comme le plan n'est autre que la *forme même* du texte, *il ne faut jamais bousculer cette forme* et reconstruire le texte autrement qu'il n'est. Là encore, on constate que le texte est le meilleur des guides.

Point délicat : quand il arrive que la dernière phrase éclaire tout le texte, il faut se garder de renverser cul par-dessus tête l'ordre voulu par l'auteur. Il convient alors de suggérer cet éclairage dans l'introduction, en posant une question, mais sans dévoiler ses batteries.

— La structure du texte commande également l'*équilibre quantitatif* de l'explication. Il ne faut pas se laisser abuser par l'apparence des masses, car la densité d'un texte peut être très inégale. Par exemple, il arrive qu'une partie, gorgée d'exemples, soit trois fois plus importante en volume qu'une autre partie, réduite à une simple phrase. Là encore, on perçoit toute la différence qu'il y a entre expliquer et paraphraser un texte.

— On prendra bien garde à ne pas laisser la *vigilance* s'endormir au fur et à mesure que l'on progresse dans le texte, ce qui conduit souvent à négliger les dernières lignes, qui peuvent être décisives. Les premières phrases n'ont pas à être privilégiées systématiquement, du simple fait qu'elles se trouvent au commencement. Par précaution, on peut aller jusqu'à planifier le temps passé sur chaque moment d'un texte, afin de ne pas se laisser surprendre par le temps (surtout dans le cas des explications de texte en temps limité).

Une fois terminée cette opération de défrichage, on tient l'ossature du texte, que concrétise et instrumente l'argumentation de l'auteur. Le cadre étant assuré, on passe à la *réalisation pratique* de l'explication de texte.

En bref

- Travailler directement sur le texte, crayon en main, d'un bout à l'autre, en prenant des notes ;
- dégager le mouvement de pensée dont la forme structurée, articulée et orientée, permet de produire un plan ;
- l'ordre du plan correspond généralement à l'ordre du texte ;
- l'équilibre des parties doit dépendre du contenu de l'argumentation et non des volumes apparents.

II. La réalisation de l'explication de texte

a - L'introduction

L'introduction est une véritable épreuve dans l'épreuve. De tous les moments, c'est certainement le plus délicat. On connaît d'ailleurs des professeurs et des examinateurs qui finissent par préférer l'absence pure et simple d'introduction plutôt que de subir ce que l'on entend généralement sous ce nom. Mais nous ne retiendrons pas ici cette méthodologie du vide. Car, inversement, une bonne introduction, bien organisée et conceptualisée, disposera favorablement le lecteur : dans ce cas, l'introduction sert d'image en miniature du travail d'ensemble.

Pour commencer, rappelons-nous qu'il est impossible de composer une introduction digne de ce nom sans avoir déjà résolu, au moins en partie, les problèmes posés par le texte. Première dans l'ordre de présentation, l'introduction viendra donc en dernier dans l'ordre de la fabrication (se reporter sur ce point aux problèmes similaires posés par la dissertation).

Ensuite, rappelons-nous qu'une introduction doit être entièrement asservie à sa fonction — qui est d'introduire, justement —, ce qui exclut tout débordement vers la *présentation rhé-*

torique ou érudite, l'explication préalable des termes, l'énoncé d'opinions pour ou contre, les comparaisons, les grandes sentences générales et sans appel, sans oublier, naturellement, ces conclusions anticipées qui se glissent subrepticement dans l'introduction, contre toute logique.

L'introduction doit donc avant tout briller par sa sobriété et sa brièveté. À l'écrit, il est conseillé de ne pas dépasser la demi-page ; à l'oral, deux ou trois minutes. Autrement, on empiète forcément sur d'autres missions, qui n'ont pas leur place ici. Sauf nécessité absolue, il est inutile et oiseux de faire une présentation du texte — simple perte de temps, occasion d'ennui pour le lecteur ou l'auditeur (*exception* : lorsque l'explication est le support d'un commentaire érudit dans une épreuve d'histoire de la philosophie).

En pratique, il faut donc entrer immédiatement dans le vif du sujet, en indiquant successivement :

1 / *Le thème ou objet du texte*, c'est-à-dire ce dont traite l'auteur dans ce passage.

Cette demande semblera simpliste. L'expérience montre pourtant qu'elle est d'autant plus nécessaire qu'elle n'est pas souvent remplie. Elle est pourtant la condition de tout le reste. Si l'on ne sait pas de quoi parle le texte, on ne saura jamais l'expliquer. On se méprendra, ou ne retiendra que tel ou tel point qui accroche le regard, ou bien on dérivera complètement.

Pour satisfaire à cette exigence et se garantir contre tout dérapage, il y a un petit test très simple : il faut et il suffit que le thème corresponde effectivement à la totalité du texte, et non à l'une ou l'autre de ses parties. Tant qu'on n'a pas satisfait à cette exigence, on ne tient pas le bon thème, on ne tient pas l'objet du texte.

Enfin, pour énoncer le thème, il faut se contenter d'une phrase très brève. Une longue explication alambiquée ne peut jamais présenter un thème.

Remarque — On présume ici que le passage a été bien découpé et forme réellement un tout. C'est généralement le cas. Mais il peut y avoir des exceptions, pour lesquelles il faudra se montrer vigilant, afin de s'ajuster au mieux. Mais ce n'est pas une raison pour suspecter le texte à la moindre difficulté. Au contraire, il est de bonne règle méthodologique de faire comme si tout était en ordre.

2 / *La thèse de l'auteur dans ce texte*, c'est-à-dire ce qu'il énonce à propos de son objet. La thèse est la position philosophique adoptée par l'auteur au sujet du problème général énoncé dans le thème ; son énonciation doit permettre d'identifier clairement la spécificité, voire l'originalité, de la thèse soutenue. Il faut donc, là encore, se contenter d'une formule lapidaire, à laquelle on donnera de préférence une forme interrogative, afin d'attiser l'intérêt et de jouer vraiment le jeu du questionnement. La thèse est un noyau dur, qu'il faut identifier sans erreur, exprimer en quelques mots, sans l'enrober de bavardages superfétatoires, juste bons à l'affaiblir ou à « noyer le poisson ».

3 / *Les enjeux du texte*, pris au pied de la lettre : qu'est-ce qu'un tel discours « met en jeu » ? Les enjeux peuvent être variables selon le texte, mais ils doivent toujours permettre d'évaluer la thèse philosophique quant à sa portée et à ses conséquences pour le thème général. Il importe avant tout de faire comprendre le prix à payer pour la solution théorique, ce qu'elle exclut, ce qu'elle renforce, en soulignant au passage l'intérêt de la voie adoptée par l'auteur.

Cet exposé doit être bref, voire lapidaire : ceci étant énoncé, qu'en résulte-t-il pour cela ? Quels sont les risques, les gains, les pertes, dans tel domaine, à cause de tel énoncé ou telle position ?

Remarque — On se demandera sans doute ce que devient la problématique, si importante en dissertation.

Dans une explication de texte, la problématique est constituée, pour partie, par l'ensemble formé par le thème, la thèse et les enjeux. Le discours tenu par l'auteur à propos d'un objet thématique « fait problème », enveloppe des questions qu'il faut dégager.

Mais il est vrai que la problématique renvoie aussi au contexte du texte, voire à l'ouvrage d'où l'extrait est tiré, sans compter l'œuvre entière de l'auteur. Comme ces éléments sont hors de portée, de par la règle du jeu, il faut s'en passer. La solution élégante consiste alors à retrouver cette problématique plus vaste à l'intérieur de son extrait, en faisant parler les arguments, les notions, le vocabulaire ou les exemples. Sur ce point, la culture philosophique fera toute la différence.

Les débutants ne doivent pas pour autant s'affoler : le travail

honnête sur l'extrait tel qu'il est, dans ses limites, permet déjà de remplir son contrat. Si, comme tout travail philosophique, l'explication de texte peut être considérée comme une tâche illimitée, il faut savoir qu'elle est bien délimitée quand on la considère dans le cadre d'une scolarité.

4 / *Les mouvements du texte*, c'est-à-dire les différents moments de la pensée de l'auteur, reliés rationnellement par des *articulations* bien précises, afin de dégager la structure de l'argumentation.

Gardons-nous ici des stupides rituels scolaires, qui sont pure rhétorique formaliste. Il est ridicule d'énoncer une « première partie », laquelle sera suivie d'une « seconde », et ainsi de suite. Préférons parler de « moments », auxquels on donnera un *titre* (toujours très bref), si possible tourné sous forme *interrogative*.

Évitons aussi de *dévoiler nos batteries* et de tirer nos dernières cartouches dans l'introduction. En clair : ne donnons pas les réponses, mais attendons la conclusion pour ce faire. Il faut toujours aiguïser le désir du lecteur ou de l'auditeur, sans hésiter à l'inquiéter par des problèmes qui apparaissent redoutables.

En bref

- Mettre au jour le thème : ce dont traite le texte ;
- mettre au jour la thèse : ce qu'affirme l'auteur ;
- s'interroger sur ce que le texte met en jeu ;
- indiquer les grands moments du texte, si possible sous forme interrogative ;
- ne pas dévoiler ses batteries dans l'introduction, qui est faite pour questionner et non pour répondre.

b - L'explication proprement dite

On passe ensuite à l'explication détaillée du texte, *moment par moment*. Pour ce faire, il faut, après indication du titre de la partie dans laquelle on travaille :

1 / *Relever les termes importants* et en tirer les *notions philosophiques*, que l'on doit *analyser* avec soin, compte tenu du contexte.

Quand il y a des notions sous-jacentes, auxquelles aucun mot ne correspond, il faut les faire surgir *par déduction* et les analyser de la même manière.

Pour chaque notion relevée, il faut s'élever au mouvement plus général de la pensée afin de faire apparaître sa *fonction*.

2 / *Relever les problèmes et questions* que l'on rencontre, ou qui se déduisent par implication, dans un style toujours interrogatif, afin de faire progresser la recherche.

Dans tous les cas, c'est au sein même du texte que l'on doit rechercher les éléments d'éclaircissement et de réponse.

3 / *Dégager les articulations* et les développer, ce que l'auteur ne fait généralement pas, ou de manière très rapide et allusive. Les termes articulatoires (si, alors, donc, etc.) doivent être considérés avec le plus grand soin.

4 / *Expliciter, pour introduire chaque nouveau moment*, la question sous-jacente aux idées qui vont être développées et qui doivent être appréhendées comme une réponse à une question généralement non formulée par le texte (voir, par exemple, ce que cela donne à propos d'un texte de Descartes — cf. travaux pratiques, chapitre I, § II).

Tout ceci permet de faire apparaître l'*argumentation* de l'auteur, opération essentielle dans une explication.

5 / *Expliquer les exemples* quand il y en a, parce qu'ils sont toujours des morceaux de choix, que l'auteur a jugés éminemment significatifs.

On progressera ainsi, par étapes successives, jusqu'à la *fin* du texte, sans oublier que la dernière phrase est parfois la plus importante ou la plus éclairante.

Remarque — On veillera à assurer à la rédaction une présentation suffisamment claire, en passant à la ligne après chaque développement, en sautant même une ligne entre deux grandes parties (mesure d'ordre typographique qui,

rappelons-le, ne saurait en aucun cas remplacer une articulation absente).

En bref

- Procéder moment par moment, selon l'ordre du texte ;
- extraire les notions des termes importants ;
- produire les notions impliquées ;
- analyser chaque notion dans le cadre de sa fonction ;
- expliquer les exemples ;
- dégager et détailler les articulations ;
- expliquer tout le texte jusqu'à la fin ;
- toujours argumenter.

Conseil important : il faut toujours veiller à équilibrer ses efforts, afin de pouvoir achever son explication dans les limites d'espace et de durée imparties. Tout le travail doit être proportionné à ces conditions extérieures.

c - La conclusion

Conclure est une opération aussi délicate que périlleuse. Généralement bousculé par le temps, on est tenté d'écrire n'importe quoi, en obéissant à des réflexes scolaires longuement éprouvés, mais mauvais conseillers.

Pour éviter tout danger, il convient de se montrer d'une extrême *sobriété*. Pour conclure, il faut :

1 / *Reprendre succinctement* les questions essentielles et y répondre, s'il y a une réponse dans le texte.

2 / *Statuer sur le débat*, si la chose est possible, en sachant que c'est là que le danger de dérapage est le plus grand. En effet, il faut veiller à *rester dans le cadre de son texte*, quitte à déborder un peu s'il joue un rôle significatif et évident au sein de l'œuvre, ou dans le débat général des idées. Si un commentaire est demandé, on pourra aller plus loin et clore la discussion (dans la mesure où c'est possible).

3 / *Rester mesuré et modeste*, en proscrivant tout « élargissement » du débat au sens scolaire du terme. Il ne faut jamais prendre l'humanité et les dieux à témoin, en ponctuant ses grandes sentences creuses de ces termes en « -isme » dont on croit bien à tort qu'ils donnent de la consistance au propos.

C'est à ce stade de la conclusion que l'on *aligne généralement le plus grand nombre d'erreurs ou d'énormités*. Comme si l'on était frustré d'avoir docilement suivi un auteur, on semble chercher une petite revanche en voulant montrer que l'on est aussi capable de réflexion. Il faut résister de toutes ses forces à cette tentation.

En bref

- Faire un rapide bilan du travail effectué ;
- se laisser guider par le texte pour statuer sur le débat (ou clore la discussion) ;
- ne jamais déborder en suivant sa fantaisie ou ses souvenirs.

d - La rédaction

A l'écrit, on suivra la méthode utilisée en dissertation, en se montrant encore plus rigoureux sur certains points.

1 / Le problème du brouillon

Il faut éviter le brouillon autant qu'on le peut, au moins pour le corps de l'explication. L'idéal est de rédiger directement, en suivant son plan détaillé, où doivent figurer les notions importantes, leurs analyses, ainsi que toutes les articulations.

Pourquoi ce conseil, propre à choquer plus d'un étudiant ? Parce que le brouillon présente de multiples inconvénients :

- il constitue une perte de temps, puisqu'il faut recopier au propre, alors qu'il y a tant de choses à faire ;
- il n'exige aucune vigilance, puisqu'on se dit que c'est un brouillon. Il est donc une incitation au laisser-aller de la pensée et de l'écriture ;

- il offre un alibi commode à la négligence, puisqu'on se dit qu'on corrigera ;
- il est souvent vain, puisque le manque de temps contraint soit à recopier le brouillon sans corrections, soit à rédiger un nouveau texte directement au propre quand on a l'intuition que le premier jet ne convient pas.

En revanche, il faut *rédiger d'avance*, avec soin, plusieurs fois s'il le faut, l'introduction et la conclusion, où les périls sont majeurs. Cette rédaction préparatoire ne doit se faire *qu'une fois* l'explication entièrement mise au net sur le plan détaillé.

Chacun restant libre de suivre ou non ces conseils, nous recommandons néanmoins à chacun de faire un essai. Si ce dernier n'est pas concluant, on peut revenir à sa technique habituelle, en essayant tout de même de l'alléger autant qu'il se peut.

2 / L'art de rester près du texte

Il faut ici se garder aussi bien d'en faire trop que pas assez.

En rédigeant, il faut *garder constamment un œil sur le texte* au lieu de le laisser de côté. C'est le seul moyen de ne pas dérapier, de rattraper une erreur ou un oubli.

Mais il ne faut jamais céder à la tentation commode de *recopier* de longs passages du texte, pour montrer que l'on est resté attentif. Il faut donc se contenter des citations strictement nécessaires.

Enfin, il faut éviter de se *noyer* dans les indications de lignes et d'alinéas, ce qui alourdit inutilement la lecture, le texte étant connu du correcteur.

En bref

- Éviter le brouillon, sauf pour l'introduction et la conclusion ;
- rédiger en suivant son plan détaillé, en conservant un œil sur le texte ;
- ne pas se perdre dans les références textuelles.

Chapitre III - Le commentaire de texte

Mode d'emploi

- S'imprégner de ce chapitre ;
- se reporter aux travaux pratiques pour faire l'expérience de la différence entre l'explication et le commentaire ;
- revenir sur ce chapitre chaque fois que l'on travaille sur un commentaire.

I. Les principes du commentaire

Comme son nom l'indique, l'objectif du commentaire est très différent de celui de l'explication.

Cette fois, il ne s'agit plus seulement d'exposer ce qu'un auteur *a vraiment dit* dans un texte précis, mais d'entamer un *dialogue* avec lui, afin de donner au texte que l'on considère sa *fonction* au sein de l'*œuvre* d'où il est extrait, et d'apprécier son rôle dans la *pensée* philosophique de l'auteur.

Il est normal qu'un tel dispositif débouche sur une *discussion* plus large, dans laquelle la *réflexion personnelle* du commentateur et la pensée d'*autres auteurs* ont un rôle à jouer, parfois très important.

À l'horizon du commentaire, qui est aussi celui de la philosophie tout court, même si ce n'est qu'une aspiration impos-